

vie : le jeu, la boisson, la musique, la danse, la toilette, l'amour, absorbent ses loisirs. Indépendant et hardi, chatouilleux à l'extrême sur le point d'honneur, il est prompt à en appeler à l'arbitrage de son *machete* dont il ne se sépare jamais. Franc et loyal du reste, hospitalier, probe, c'est un bon enfant, en somme. Il est de taille moyenne, bien pris, mais, en général, maigre et d'une teinte plombée tirant sur le jaune.

Jalapa est un chef-lieu de district. L'État de Vera-Cruz en compte neuf, et les huit autres sont : Tampico, Papantla, Misantla, Vera-Cruz, Jalacingo, Orizava, Cordova et Cosamalhuapan. Les districts méridionaux de Tuxtla, Acayucan et Huimanguillo, qui forment aujourd'hui l'État de Guerrero, en faisaient partie avant l'expulsion des Espagnols.

CHAPITRE XVIII.

El Lencero et le marquis de Carabas. — Puente nacional. — La Antigua. — Une fête de nuit en terre chaude. — Chemin de fer. — *El norte*. — Un duplicata d'Adrienne de Cardoville. — Les Zopilotes. — San-Juan de Ulloa. — Réflexions finales.

A quatre heures de l'après-midi nous fûmes invités à remonter en diligence. Nous nous y trouvâmes au complet cette fois, ce qui ne constituait précisément pas un agrément sous un climat comme celui que nous allions affronter.

Le premier relai est à la venta del Lencero, établissement fondé peu de temps après la conquête, par un aventurier espagnol connu sous ce sobriquet; Bernal Diaz nous apprend qu'il avait été bon soldat et qu'il termina ses jours sous le froc de l'ordre de la Merci.

Non loin de la venta on nous montre une maison de campagne qui appartient à Santa-Anna. Cet homme d'État avait su devenir le marquis de Carabas de sa province natale, et, de Jalapa à la Vera-Cruz, il était presque superflu, à cette époque, de demander le nom du propriétaire des domaines ruraux que l'on traversait : c'était toujours le *diable boiteux*. Ces biens, impudemment acquis avec de l'argent puisé dans les coffres publics pendant que les services les plus urgents chômaient, compris dans les mesures de confiscation prises par Commonfort, ont été rendus à la nation; on devait équitablement cette satisfaction au clergé, qui aurait eu sans cela le droit de se plaindre.

La contrée est découverte et assez monotone; à l'horizon de l'ouest, le blanc piton de l'Orizava resplendit au soleil. Ce roi de la Cordillère a 5295 mètres d'élévation. A ses pieds, du côté du golfe, se trouvent les villes d'Orizava et Cordova, célèbres par leur tabac.

Il était nuit quand nous passâmes à Plan del rio. De là au Puente nacional, la route descend continuellement, et Dieu sait en quel état elle est. Mes souvenirs de voyage ne me représentent rien d'aussi fantastique que le traitement auquel nous fûmes soumis là pendant quelques heures; je ne sais quelle maladie il pourrait donner ou pourrait guérir à la longue, mais je sens qu'il devrait provoquer quelque grave révolution dans l'économie animale. Les exercices du malheureux Ragotin sur son cheval rétif ne donneraient qu'une intelligence bien imparfaite de la chose, et la meilleure image que je trouve pour peindre notre manière d'être à ce moment-là, est de nous comparer aux grains de plomb dans une bouteille que l'on rince. La voiture allait prudemment au pas et, néanmoins, elle avait un mouvement oscillatoire de haut en bas, irrégulier mais constant, à donner le mal de mer, le vertige, que sais-je? De temps en temps,

assez souvent même, un écueil plus sérieux détruisait cette fineste harmonie et, du coup, chacun prenait son essor; celui-ci allait toucher de la tête le plafond de la voiture, celui-là se précipitait dans les bras d'un voisin qui venait au-devant de lui, et tous deux tombaient sur un troisième.... Si l'on joint à cela une chaleur insensée, une poussière absurde, une transpiration générale des plus consciencieuses, et une soif sans mesure, on pourra se faire une idée des charmes de ce voyage. Nous nous fimes un devoir de protester par des chants extravagants contre le ridicule de notre situation.

Je comprends, jusqu'à un certain point toutefois, que, dans un pays où la dévotion est si coûteuse, on n'ait pu faire réparer ce malencontreux pavage, mais au moins aurait-on pu, ce me semble, le faire supprimer entièrement!

A minuit nous fimes un mauvais souper au Puente national. Ce village est assis sur le bord d'une ravine emprisonnée entre des hauteurs boisées, au fond de laquelle coule le rio de la Antigua, le rio de *Canoas* des conquérants, à l'embouchure duquel la *Villa rica de la Vera-Cruz*, fit une de ses stations avant de se fixer au lieu actuel. Cet établissement fut d'abord un être de raison, représenté par un ayuntamiento que Cortez nomma lui-même, afin de lui rendre solennellement les pouvoirs qu'il tenait de Velasquez et de les recevoir de nouveau de lui au nom du roi d'Espagne, petite rouerie sans laquelle le grand homme n'eût pu faire la conquête du Mexique. Le nom de Vera-Cruz fut destiné à la première ville que fonderait cet ayuntamiento en raison d'une coïncidence religieuse, le 22 avril 1519, jour du débarquement de Cortez sur la plage de *Chalchiuhcucan* ou de San-Juan de Ulloa, se trouvant le vendredi saint.

L'ayuntamiento s'arrêta d'abord à douze lieues au nord de ce point, près de Quiabistlan. Quelques années

après, cet emplacement fut abandonné pour l'embouchure du rio de *Canoas*. Plus tard encore on vit s'élever, à l'endroit où Cortez avait pris terre, la ville actuelle qui prit le nom de Vera-Cruz nueva, laissant à l'ancien établissement déshérité le nom de la Antigua, qu'a pris aussi la rivière.

Le pont National, dont la ligne courbe relie les parois abruptes de la ravine, est une œuvre aussi hardie que bizarre.

Les cahots recommencèrent de plus belle au delà du Puente. La chaleur allait croissant, et le coche était une véritable étuve où nous nous dissolvions graduellement. Cependant le pavage s'étant quelque peu amendé d'une manière ou d'une autre aux environs de Paso de Ovejas, je profitai de ce répit pour m'endormir. Les exclamations bruyantes de mes compagnons me réveillèrent bientôt. La voiture était arrêtée, et un spectacle merveilleux comme une féerie se déroulait à la portière.

Nous étions en pleine forêt; les cimes touffues d'arbres gigantesques, les gracieux éventails des palmiers enguirlandés de lianes, se découpaient sur le ciel étoilé, au-dessus de quelques cabanes en bambous et en bois, au toit pointu. L'une d'elles était illuminée; sous sa varangue, trois individus montés sur une estrade raclaient énergiquement de la guitare en chantant, et quelques jeunes gens des deux sexes, à demi couverts de soie, de velours, de fine mousseline ou de batiste brodée, la chevelure en désordre, l'œil pétillant, dansaient avec une passion vraiment entraînant. Une population enthousiasmée se pressait autour; les uns à pied, d'autres sur des mules ou des chevaux richement harnachés, qui soufflaient et piaffaient comme si l'ivresse générale leur devint communicative. A l'intérieur de la case, le *guarapo* et les *chichas* coulaient pour entretenir le feu sacré.

Il y a au musée du Luxembourg un tableau de M. Gi-

raud qui représente des paysans espagnols dans le feu de la *Jota aragonese*, du *Jaleo de Xérès* ou du *Zapateado de Cadix*. A cette pantomime ardente si l'on ajoutait, en élargissant le cadre, un décor de forêt vierge et les effets prestigieux de la lumière des torches au milieu de la nuit, on aurait une esquisse précieuse d'une des scènes les plus animées et les plus chaudes dont j'aie été le témoin. Combien je regrettais alors plus que jamais d'avoir vendu ma bête et d'être cloué dans cette galère ! Monter en diligence dans ces régions neuves, c'est dire adieu à tout ce qui, pour moi, constitue le charme du voyage, c'est renoncer à surprendre les secrets de la couleur locale, c'est s'endormir, comme je l'avais fait, en s'en remettant pour s'éveiller à propos à l'intelligence du hasard, et quand il vous aura envoyé, bien rarement, quelque rêve splendide tel que celui-là, le fouet du cocher le fera évanouir à l'instant comme une illusion menteuse.

Le jour nous trouva près du relai de Paso de Zopilotes, au milieu des bois qui retentissaient du cri des perroquets. De loin en loin s'ouvre une clairière, champ de cannes ou pâturage ; nous traversons quelques hameaux, Manantial, el Lagarto, composés d'un petit nombre de cabanes à jour ou *jacales*, au toit de feuilles de palmier, entourées d'un jardin. A travers les interstices des bambous, le regard sonde sans peine le mystère du domicile privé ; un hamac est suspendu aux poteaux angulaires, une femme est à sa toilette, une autre, courbée sur le metate, prépare les tortillas de la journée. A la porte, des enfants jouent en costume du paradis terrestre, des Jarochos, immobiles et sérieux, tournent vers nous leurs grands yeux noirs étincelants dans un cercle de bistre. Quelques-uns sont vêtus de fine peau de daim brodée, ornée de franges et de boutons de métal ; le pantalon, soutenu par la ceinture rouge, est large et fermé à la cheville comme celui des mamelucks, pour préve-

nir les indiscretions des moustiques et des insectes venimeux.

C'est dans ce canton que se trouve la célèbre hacienda de Manga de Clavo, résidence favorite de Santa-Anna quand il n'est pas exilé ; dans ce dernier cas, il se réfugie assez habituellement à Cartagena, sur la côte de la Nouvelle-Grenade.

A quatre lieues de Vera-Cruz, on rencontre le chemin de fer. Un wagon plate-forme s'approcha, on y installa la diligence, telle quelle, *con todo y caballos*, et deux mules nous emportèrent sans la moindre fougue. La vapeur n'avait pas encore jeté aux échos de ces solitudes ses notes stridentes qui semblent proclamer le triomphe du progrès. Dufлот de Mofras rapporte que ce chemin de fer avait été projeté dès 1842, et qu'un traité avait même été passé pour les cinq premières lieues. Il devait traverser les terres de Mango de Clavo, et son principal objet était, en réalité, d'augmenter considérablement la valeur des propriétés de Santa-Anna, qui s'était assis sur le fauteuil présidentiel le 7 octobre de l'année précédente, après en avoir chassé le général Bustamente. Parmi les voyageurs pris à Jalapa se trouvait un jeune ingénieur mexicain qui nous donna de curieux détails sur cet embryon de voie ferrée. On avait dépensé deux ans et huit cent mille piastres (plus de 4 millions de francs !) pour venir à bout de ces quatre lieues, sur une plaine qui ne présente aucun obstacle sérieux. Cette affaire, il est vrai, avait enrichi un ou deux administrateurs par mois depuis le début.

Les blanches murailles, les dômes et les clochers de Vera-Cruz se dessinaient déjà au-dessus de ces collines sablonneuses que l'on désigne sous le nom de *medanos*. Ça et là quelques maisons blanches à toitures plates, ombragées de bananiers et de palmiers, marquaient une oasis au milieu de ce désert aride et marécageux qui

s'étend autour de la Vera-Cruz nueva. A l'horizon miroite la mer. Bientôt se développe devant nous la ligne de remparts avec leurs bastions et leurs redans. Nous franchissons vers sept heures cette enceinte peu formidable en dépit de ses grands canons, et mettons pied à terre enfin devant la *Casa de Diligencias*.

Cet hôtel est un véritable palais. Une double rangée de cloîtres superposés, à colonnes de marbre, environne la cour; les appartements sont dallés, vastes et très-élevés, très-propres aussi.

La ville est sous l'influence d'un *norte*, c'est-à-dire d'une bourrasque de vent du nord. Quand Borée se déchaine, Vera-Cruz est frappée de stupeur. Ce souffle est un simoun humide et froid qui paralyse tout dans la place et rend le port dangereux; la mer frémit, moutonne et se tord sous le poids de la tempête. Cette crise retarde le départ du steamer. L'hôtel est encombré de voyageurs qui l'attendent comme moi et l'on nous installe sans façon trois dans la même chambre. J'ai pour compagnons M. Toscan et l'ingénieur mexicain.

Je passai là trois jours, les plus tristes certainement de mon séjour au Mexique, en exceptant toutefois ceux de Guaymas. On déjeune entre neuf et dix heures à l'hôtel, on dîne entre quatre et cinq, voilà les grandes péripéties de cette existence. Les us et coutumes du pays veulent que l'on fasse la sieste au milieu du jour, pendant le fort de la chaleur, et l'on ne rencontre guère à ce moment-là dans les rues que quelques portefaix nègres en chemise de batiste, pantalon blanc, chapeau de Panama, le tout d'une propreté éblouissante.

M. Toscan avait des affaires qui absorbaient son temps, et nous ne nous rencontrions guère que le soir. Il en était de même de notre ingénieur. L'agent consulaire français, M. Lemonnier, auprès duquel m'avait introduit une lettre de M. Dano, me reçut d'autant mieux que

nous n'étions pas complètement étrangers l'un à l'autre, nos familles ayant été en relations amicales, mais il était lui-même fort occupé. Heureusement pour moi, j'étais recommandé par M. Pommier à un compatriote, le docteur Castagné, dans la conversation duquel je trouvai les seules distractions que Vera-Cruz m'ait offertes.

J'eus l'avantage de rencontrer chez lui une incarnation vivante, authentique, sérieuse, d'Adrienne de Cardoville; le sexe seul était différent, il s'agissait d'un Adrien. C'était un Mexicain, homme de quarante-cinq ans environ, de bonne éducation, paraissant jouir de la plénitude de ses facultés intellectuelles, et n'en ayant pas moins été conduit violemment de Guanajuato à Vera-Cruz par quelques Espagnols qui le faisaient passer pour fou. Sa bonne étoile voulut qu'au débotté il fût rencontré par le docteur dont il était connu. Celui-ci, qui est un homme de cœur, avait été au fond de l'affaire et, y trouvant les traces d'un guet-apens, s'était adressé aux autorités. En dépit d'influences secrètes très-puissantes, il avait obtenu une enquête médicale à la suite de laquelle la victime venait de recouvrer sa liberté.

Or, voici quel était le dessous des cartes. Cet homme avait la tutelle d'un neveu mineur, garçon fort riche déjà du chef de son père mort, et qui attendait encore de sa mère et de son oncle, dont il était l'unique héritier, des sommes qui devaient faire monter un jour sa fortune à plusieurs millions de piastres. Un jeune homme donnant de si belles espérances ne pouvait manquer d'être recherché, et il le fut par des gens qui travaillèrent à faire naître en lui une vocation irrésistible pour la vie claustrale et la règle de Loyola. La mère était persuadée, lui ébranlé, l'oncle seul s'opposait au développement de cette vocation. Il gênait. On l'enleva un beau jour comme fou, et, sans le bienheureux hasard qui conduisit le docteur sur

sa route, il partait pour l'Espagne, d'où il serait revenu Dieu sait quand.

Emprisonnée dans son corsage bastionné et entourée d'un désert malsain, Vera-Cruz n'a pris que peu de développement, mais il y règne un certain air d'opulence qui contraste singulièrement, par parenthèse, avec le peu d'animation qu'on y remarque. Les maisons sont vastes, élégantes, bien alignées; j'en ai vu quelques-unes fort richement ornementées, balcons couverts de légères galeries cintrées, soutenues par de gracieuses colonnettes, gargouilles gigantesques, curieusement travaillées ainsi que les consoles, pendentifs et reliefs de toute espèce. Les rues sont larges et bien pavées. Le soin de leur propreté, qui ne laisse rien à désirer, est commis exclusivement aux zopilotes. L'inviolabilité la plus absolue et la tolérance la plus illimitée récompensent leur zèle. La nuit ils perchent le plus singulièrement du monde sur les corniches des maisons et surtout des monuments publics. Des fenêtres de l'hôtel nous prenions plaisir chaque soir à les voir s'installer en foule, avec le cérémonial et la gravité bouffonne d'un congrès de Diafoirus et de Purgon, sur la coupole de la cathédrale et la tour du *Palacio*, deux vieux monuments à physionomie mauresque qui se trouvent sur la place. Je pense qu'il y aurait beaucoup d'à-propos à acclimater les zopilotes en France; non pas au jardin administratif du bois de Boulogne, mais en liberté sur les rives de la Seine, afin de nous délivrer, si faire se pouvait, des *machabées* qui les déshonorent et dont le nombre va toujours croissant.

La place du Môle n'est pas laide et a l'avantage d'être assez animée, la porte qui ouvre sur la jetée étant le seul défilé par lequel la ville communique avec la rade. Ce monument qui, vu de la mer, fait un certain effet au milieu de la ligne des fortifications, relie les bâtiments de la douane à ceux de la trésorerie. C'est une sorte d'arc

de triomphe dont le portique principal est flanqué de quatre portes basses, rectangulaires, surmontées d'écussons ou bas-reliefs et séparées par des pilastres qui supportent l'entablement.

En face du môle, à quelques huit cents mètres au large, le château de San-Juan de Ulloa est assis sur un îlot à base de madrépores. C'est un parallélogramme irrégulier à quatre bastions dont l'un supporte un phare, un autre les ruines d'une tour ou *cavalier* que détruisit en partie l'explosion d'un magasin à poudre pendant le bombardement du fort par les Français en 1838.

Les Espagnols, bien que chassés de la colonie en 1821, conservèrent néanmoins ce fort jusqu'en 1825, époque à laquelle l'indépendance du Mexique dut être officiellement reconnue. C'était une taquinerie d'enfant vindicatif, une protestation mesquine des droits prétendus de la couronne d'Espagne, plutôt qu'une mesure militaire. La garnison du château vivait en trêve permanente avec celle de la ville; les communications étaient libres et amiables pendant le jour, et c'était à peine si la nuit on se tenait sur la défensive dans la crainte d'une surprise. La troupe royale se contentait d'extorquer un droit de huit et demi pour cent *ad valorem* sur les marchandises d'importation. Ces petits détails peignent mieux que tous les raisonnements le caractère de la domination espagnole en Amérique.

La Vera-Cruz fut fondée par le vice-roi comte de Monterey vers la fin du seizième siècle. Jusqu'à l'affranchissement de la colonie, ce port eut le privilège d'être, sur l'Atlantique, le seul ouvert au commerce extérieur monopolisé exclusivement par Cadix; Acapulco, sur le Pacifique, jouissait de la même prérogative. Cette restriction anti-économique, ruineuse pour la colonie et la métropole, était une source de fortune pour les ports privilégiés, aussi Vera-Cruz a-t-elle été une ville opu-

lente aussi longtemps que rois, vice-rois, soldats, moines et monopoleurs ont laissé assez d'argent au peuple mexicain pour faire aller le commerce.

Le 22 février, dans la matinée, je me dirigeai vers la porte de la mer, et là je pris un canot qui me transporta à bord du vapeur *Orizava*, mouillé au sud du fort de San-Juan de Ulloa; j'allais enfin dire adieu à la Vera-Cruz. Nous ne tardâmes pas à lever l'ancre. Ce ne fut pas sans regrets toutefois que je vis s'effacer peu à peu dans un lointain vaporeux les rivages du Mexique, et, tant que la noble cime du Citlaltepétl fut visible à l'horizon, mon regard y demeura attaché, entraînant ma pensée vers cette belle terre astèque à laquelle je souhaitais de toute mon âme le repos et la prospérité dans l'indépendance.

J'aime le Mexique, où j'ai trouvé assez de jouissances de toutes natures pour que les douces impressions aient effacé à jamais, dans mon souvenir, l'impression amère de certaines heures d'angoisses; je l'aime et voudrais que chacun s'associât à ma passion. Je voudrais que nos peintres, les eux-mêmes des turbans, des chameaux, des minarets dont ils nous ont rassasiés, allassent y chercher sous un soleil qui vaut bien celui de l'Orient, des scènes neuves et attrayantes. J'ai parcouru bien des pays et passé à travers bien des événements bizarres, mais le roman de ma vie, c'est ce voyage. Quand mon imagination m'emporte au delà de l'Océan, c'est toujours là d'abord que je vais atterrir. Je me vois encore montant à cheval avant l'aube, à la clarté des étoiles, au milieu du sommeil universel. Un *mozo* voleur me suit. Pas un bruit n'émeut l'air, si ce n'est peut-être le piaffement sourd, le souffle sonore de quelques animaux qui brouettent en traînant leur lazo, tandis que dans l'ombre opaque d'un chêne centenaire leurs maîtres dorment sur leur harnachement, la tête dans le creux de leur selle.

Puis un zéphyr se lève et passe comme un frisson sur la nature qui s'éveille; il m'annonce le lever du roi et m'oblige à serrer autour de moi les plis de mon sarape. A peine le premier rayon a-t-il dardé jusqu'à moi, la scène change, tout renaît, la plante et l'insecte, tout s'échauffe et s'éclaire, l'arbre et le rocher, tout semble reconnaître l'influence du grand dispensateur de vie.

Bientôt les routes s'animent. De loin en loin le sol poudroie: c'est un rancho couvert de cuir et d'argent, un moine sur une magnifique mule, l'*atajo* d'un arriero, un coche antique qu'emportent au galop six bêtes fougueuses et qu'entourent des cavaliers armés, de petites princesses à cheval, la tête enveloppée d'un foulard éclatant qui ne laisse voir de la femme

Que deux trous dans le front, qui lui vont jusqu'à l'âme,

sous les vastes ailes d'un chapeau d'homme; un fin sarape les enveloppe, un Quentin Durward d'occasion les escorte. Toutes ces scènes resplendissent de couleur locale, et si l'on vient à songer que quelque Rolando bat peut-être la campagne environnante à la tête de sa compagnie, on est tenté de se croire aux premiers chapitres de *Gil Blas*.

Puis j'entre dans un pueblo au pas relevé de ma monture, j'arrache un mesonero indolent aux jouissances contemplatives de sa cigarette, j'échange quelques gail-lardises rabelaisiennes avec la vieille fondera, et quelques œillades avec les muchachas au minois agaçant qui pétrissent la tortilla.

Voici une noce, et l'on m'y prie sans façon. Oh! le bon pulque! oh! les belles filles! oh! les bonnes gens, qui ne savent pas vivre, hélas! parce que personne n'a daigné prendre la peine de leur donner des leçons! Chez eux Espagnols et étrangers sont venus tour à tour déposer

les instincts hostiles et jaloux de la rapacité et les aigreurs de la rancune, pendant que le clergé maintenait la soumission par l'ignorance et l'ignorance par le désordre. Espagnols et étrangers ont fait de grandes fortunes, le clergé, lui, était parvenu à accaparer les deux tiers de la propriété foncière : ce fut toute son œuvre. Apprendre à lire, jamais ! c'est se préparer de dures nécessités, témoin la lettre de Morillo au roi d'Espagne : — « Toute personne sachant lire et écrire a été traitée comme rebelle. En détruisant tous ceux qui ont ce savoir, j'espère couper à la racine l'esprit de rébellion. »

J'aime le Mexicain, il y a en lui un fond de bonté inépuisable. Il aime l'étranger, non l'étranger gouvernemental qui veut l'asservir, mais l'étranger peuple qui veut lui être utile ; il aime l'étranger qui ne le méprise pas. Malheureusement un coupable instinct aristocratique pousse souvent le voyageur à traiter avec mépris les malheureux rejetons des races dégénérées, sans songer que pour être supérieur à eux parce qu'il appartient à une race affinée, ce hasard de naissance ne lui constitue pas plus de mérite intrinsèque, de supériorité absolue, que n'en a le fils de famille, né dans l'abondance de tous les biens, sur l'enfant du chiffonnier, né dans la hotte de sa mère.

En passant brusquement du centre de la civilisation aux profondeurs du Mexique, plus d'un voyageur a été choqué du contraste au point de rejeter la cause du mal sur de malheureuses victimes, qui, en plein dix-neuvième siècle, se débattent péniblement sous un hailon rapporté du seizième. Pour juger ce pays il faut connaître à fond notre vieille société et savoir comme quoi

Necessité fait gens mesprendre
Et faim saillir le loup du boys.

Le Mexique tel que je l'ai vu, c'était le moyen âge, avec ses moines et ses mendiants, ses pauvres escoliers, ses officiers de fortune, ses routiers indisciplinés, ses Cartouches et ses Mandrins, ses lépreux, ses gourgardines, bonnes filles pas trop mal vues, prenant autant de plaisir qu'elles en donnent et bien différentes en cela de notre fille soumise qui n'en donne pas plus qu'elle n'en prend. Le moyen âge de la spoliation théocratique et féodale, du servage du corps et de la pensée, des haines patriotiques et religieuses, de la guerre et de la férocité, et non le moyen âge béatifié par les plumes cléricales. Le moyen âge de la misère et de l'oisiveté, de la hart et de la roue, du vol, de la débauche et du mal de Naples, le moyen âge de Panurge enfin, et non celui dont le romantisme s'est plu à idéaliser les pittoresques laideurs à l'aide d'une poésie sentimentale et désespérée qui n'existe que de ce qui n'existe pas ; bacchante avinée qui, dans les hallucinations de sa fièvre, croit tirer un nectar mystique de grappes desséchées auxquelles son imagination en délire prête encore la verdure et la fécondité. Jamais inventeur ne se grisa mieux de ses propres illusions, jamais amoureux en démence ne s'abîma plus profondément dans l'admiration des charmes équivoques de sa Dulcinée, que le romantisme devant le moyen âge. Aujourd'hui même les derniers prêtres de ce culte, en extase devant leur autel déserté, voudraient encore nous imposer la friperie du passé comme la seule manifestation possible du beau et du bien. — Infortunés poètes d'une génération éteinte ! le sentiment de la robuste nature, ne les a jamais distraits du sentimentalisme d'un art faux. Aucun d'eux n'a encore senti tressaillir sa fibre harmonieuse à l'aspect de la gigantesque et pesante locomotive aux entrailles de feu, sphinx, chimère ou griffon dompté, franchissant au vol l'abîme et perçant la montagne, ne paraissant que pour

disparaître, soufflant, sifflant et déroulant au loin son noir panache de fumée en glissant comme le vent d'orage à travers les campagnes! Le cornac de ce monstre aurait bien quelques droits à l'admiration s'il ne sentait autant le vin, la nicotine et la sueur; mais le moine fainéant, la nonne à qui les bains sont interdits, le mousquetaire à qui tout est permis, costumes pittoresques, mœurs originales, types précieux, poésie! poésie!

Ah! non. Le romantisme nous a donné un idéal de moyen âge qui n'est pas le vrai, et le vrai est la seule source du bien et du beau. Si c'est chez les grands représentants de cette école qu'il faut aller chercher, pour le bénéfice de nos croyances, à nous, l'énergie et l'audace de l'affirmation, ce n'est pas chez eux qu'il faut prendre nos impressions sur le passé: ils nous ont menti en jeunes amoureux qu'ils étaient. Je m'en suis aperçu au Mexique.

Le Mexique était hier en plein moyen âge. Du fond de ce gouffre où il étouffait il s'est dressé tout à coup pour pouvoir respirer l'air du progrès moderne. Il a compris alors de combien il était en retard sur 89; et regardant de haut son clergé ignorant, accroupi dans l'oisiveté, alourdi par la débauche et la digestion de biens mal acquis, il lui a dit: Assez. Rends à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Liberté! liberté!

Si jamais peuple fut digne de tout l'intérêt des hommes de cœur, c'est le Mexique aujourd'hui, dans ses efforts pour se relever au rang des affranchis.

Peu de temps après mon départ Santa-Anna fut chassé; il emporta cette fois avec lui, et pour toujours sans doute, ce principe morbide d'aristagogie clérico-militaire que l'Espagne avait laissé là. Le parti libéral s'affirma enfin sérieusement en la personne de Commonfort. Alors commença entre celui-ci et Zuloaga, le champion clérical, une lutte, lutte de vie ou de mort pour la nation, lutte

suprême qui devait durer aussi longtemps que les cléricaux auraient de l'argent, les libéraux de l'énergie: là était toute la question. Le libéralisme l'emporta, mais après des péripéties diverses. Durant ces fluctuations, Commonfort et Zuloaga disparurent de la scène, et furent remplacés, le premier par Juarez, le second par Miramon.

Miramon triompha un instant. Les extravagances de ce sectateur de l'arbitraire eurent pour conséquences d'attirer sur le Mexique les armes de l'Europe, et cela au moment même où Juarez, vainqueur à son tour, travaillait à calmer les dernières agitations que fomentaient avec ses derniers sous un parti antipopulaire. Car, usant des armes dont il a si bien l'habitude, ce parti, soulevait et soudoyait encore les mauvaises passions, attachait au service de sa cause ces bandes de brigands dont, grâce à lui et à son système politique, le pays était infesté de temps immémorial. Il faisait plus, loup habilement déguisé en agneau, il allait chercher l'étranger abusé. Sous le couvert de ses armes, il a pu réchauffer la réaction, maintenir la discorde, raviver le feu de la guerre civile, remettre la liberté en danger et l'avenir en question. Ainsi le Mexique devait expier jusqu'au bout l'égoïste et rapace ambition de cette caste.

Il fallait un homme à sa tête pour l'aider à traverser cette dernière crise d'où dépend son avenir; Juarez s'est trouvé là. Juarez, un Indien, élevé par l'éducation et l'intelligence au niveau de la civilisation moderne, protestation vivante de la vieille race asservie qui s'arrache tout à coup à un lourd sommeil de trois siècles pour venir proclamer, avec le principe de la fusion des races, ses droits à la liberté et à l'autonomie. Il est impossible à tout esprit indépendant, qui a vu de près le Mexique et ses hommes politiques, de ne pas reconnaître que celui-là est, jusqu'à cette heure du moins et toutes réserves faites

pour demain, l'homme de la situation. Peut-on en douter, d'ailleurs, quand on voit comment il a été soutenu par le peuple contre la réaction au milieu de circonstances extraordinairement critiques?

Juarez a un grand rôle, que M. de Raousset a laissé échapper. Juarez peut beaucoup pour le bonheur de son pays. Il réussira, s'il réussit à se faire comprendre et respecter au dehors et si, au dedans, il sait conserver la confiance publique, s'il ne songe pas à faire une affaire personnelle, s'il demeure honnête et prend Washington pour modèle, s'il est de *bonne foi* enfin. Il ne s'agit pas seulement de la destruction des couvents, en effet, mais surtout de celle de l'ignorance, du vice et de la misère; il importe d'ouvrir les frontières du pays au savoir, au livre, à l'industrie. Il ne s'agit pas seulement d'arriver à ce que le Mexicain ne soit plus *priest-ridden*, il importe qu'il soit libre. Il faut donc que Juarez ait le courage de regarder en face la liberté, cette déesse jalouse qui, en affranchissant la conscience, l'enseignement, la presse, la tribune, le travail, le laissera, il est vrai, un homme entre des hommes, mais lui assurera un nom grand et honorable, profondément gravé dans le cœur d'une nation libre et heureuse. Celui qui désire davantage est un bien piètre ambitieux.

Le 25 février je débarquai à la Nouvelle-Orléans. Mon intention était de retourner en Californie, ce pays de mes premières amours, où j'avais adoré la nature en sa sublime virginité, terre splendide où le monde entier avait jeté sa crème et son écume, ses enfants les plus entreprenants dans le bien comme dans le mal, pour qu'en quelques années d'une lutte opiniâtre ils fondassent un grand État; ce pays d'énergie, d'activité, d'in-

dépendance, le seul recoin du globe où il me semblait que l'on vécût. A la suite de circonstances dont le détail serait déplacé ici, ma volonté dut en disposer autrement, et je revins en France où, après sept années de la vie du *guérillero* littéraire, j'ai enfin trouvé un éditeur pour mes souvenirs.

